

La langue d'oc, carrefour des langues romanes

Autor(en): **Rohlf, Gerhard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **28 (1964)**

Heft 109-110

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399335>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA LANGUE D'OC, CARREFOUR DES LANGUES ROMANES¹

Le thème que je me propose de traiter devant ce Congrès, se rapporte à quelques aspects qui regardent la position de la langue provençale dans le cadre général des langues romanes. Aujourd'hui aucun savant n'est plus disposé à accepter la théorie, par laquelle, aux débuts de la philologie romane, François Raynouard (poussé par son patriotisme provençal) a voulu donner au provençal une place privilégiée dans la formation des langues romanes, théorie qui identifiait le provençal à une ancienne langue commune romane, espèce de *koiné* vulgaire, dont se seraient détachées, comme d'une branche mère, dans une époque postérieure, les autres langues romanes : français, italien, espagnol, portugais.

Abstraction faite de l'erreur anachronique, reste toujours la position singulière, dans laquelle le provençal se trouve en face des autres langues romanes. Cette langue qui dans son évolution phonétique occupe une place intermédiaire entre le français et les autres langues romanes voisines, peut très bien être conçue comme une sorte de trait d'union entre le français et l'espagnol, entre le français et l'italien, et même entre l'espagnol et l'italien.

Cette position clé du provençal, sans aucun doute, peut contribuer, dans nombre de problèmes, à éclairer des points obscurs dans l'évolution des langues romanes. C'est ce que nous essayerons à démontrer par quelques exemples.

Nous commençons par un fait de phonétique comparée, phénomène en lui-même très banal, mais qui nous montrera le provençal partagé entre deux tendances qui se reflètent au-delà des Alpes et au-delà des Pyrénées. Dans tous les pays latinisés, habités autrefois par les Celtes, y compris toute la péninsule hispanique, le groupe intérieur du mot latin *nocte* a subi l'effet d'une palatalisation (**nojte*), évolution qu'on a l'habitude d'attribuer

1. Je renonce à reproduire ici les cartes linguistiques (projetées sur l'écran) qui ont servi à rendre plus accessibles les problèmes présentés aux congressistes.

à une tendance phonétique de l'ancienne langue gauloise, tendance prouvée par l'irlandais médiéval. La diffusion géographique du phénomène (visiblement trop étendue pour se concilier facilement avec les territoires habités autrefois par les Celtes) n'exclut pas une telle opinion, lorsqu'on tient compte de la marche au sud des trois langues hispaniques après la retraite des Sarrasins. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'accord complet qui existe entre le provençal, l'italien du Nord et le castillan dans le passage de la première phase de la palatalisation *noite* à une palatalisation avancée qui devait aboutir à la prononciation *noche* (esp.), *noch* (prov.), *notch* (Lombardie, Émilie, ecc.), contrairement au français du Nord, où le processus s'est arrêté à la première étape de l'évolution phonétique (*nuit*).

Tandis que pour le phénomène que nous venons de traiter, la théorie d'un substrat gaulois est d'une grande probabilité, on ne peut pas dire autant d'une autre théorie présentée et défendue par Menéndez Pidal. Dans ses 'Orígenes del español' le maître de la philologie hispanique a rapproché le changement catalan du groupe *nd* à *n* (p. e. *manar*, *ona*, *rodona*) de l'assimilation de *nd* à *nn* (consonne double) qui se produit dans les dialectes de l'Italie centroméridionale (p. e. *mannare*, *granne*, *cannela*), traitement dont on a voulu reconnaître l'origine dans la phonétique de l'ancien osque (*upsanna* = *operanda*). Pour Menéndez Pidal le phénomène catalan trouverait son explication dans une latinité teinte de provincialisme osque qui à l'époque du général Sertorius, chef des mercenaires italiens, aurait eu le dessus dans les terres du bassin de l'Èbre. Contre cette thèse extrêmement hardie plusieurs savants ont soulevé des arguments très sérieux¹. D'abord il est nullement prouvé que le phénomène des dialectes italiens modernes soit aussi ancien qu'on puisse le faire remonter à l'ancienne langue de la peuplade italique. D'autre part c'est la géographie linguistique qui décidément s'élève contre la théorie de Menéndez Pidal, qui dans le nom de la ville de *Huesca* (*Oscá* déjà dans l'antiquité préromaine) en Aragon a voulu voir une preuve importante pour son opinion. Le phénomène, en effet, n'embrasse pas du tout l'Aragon, comme le faisait apparaître Menéndez Pidal, abstraction faite d'une petite zone tout à fait limitrophe du domaine catalan. Il s'agit, au contraire, d'un phénomène exclusivement catalan qui se continue au-delà

1. Voir en dernier lieu Kurt Baldinger, *Die Herausbildung der Sprachräume auf der Pyrenäenhalbinsel* (Berlin, 1958), p. 47-51 ; voir aussi notre article *Oskische Latinität in Spanien?*, dans la *Revue de ling. romane*, tome 19, 1955, 221-226.

des Pyrénées dans les patois de l'ancienne Aquitaine sur toute l'extension de la Gascogne moderne, en arrivant jusqu'à l'embouchure de la Gironde : *lano* 'lande' *entenut* 'entendu', *grano* 'grande'. Or il est sûr que pour cette partie de l'ancienne Gaule l'hypothèse d'une colonisation romaine sur la base d'une latinité osque est tout à fait inadmissible, parce que dépourvue de toute vraisemblance historique. On devra plutôt admettre que le phénomène qui lie la Catalogne à la Gascogne, ait une descendance nettement phonétique qui n'a rien à faire avec les anciens dialectes italiques. La latinité osque du temps de Sertorius n'est donc autre chose qu'un très beau mirage.

Pour l'explication de l'origine du verbe qui à l'infinitif se présente sous l'apparence du français *aller*, provençal et catalan *anar*, italien et castillan *andar*, les étymologistes sont toujours loin d'une opinion unanime. Tandis que les grands dictionnaires étymologiques sont partagés entre la monogénèse (c'est-à-dire *ambulare*) et une pluralité d'origine (c'est-à-dire *ambulare* et *ambitare*), on continue de proposer, même dans des revues très sérieuses, les étymologies les plus ahurissantes¹. Ce qui me paraît ne plus faire l'ombre d'un doute, c'est l'appartenance du verbe *aller* à un latin vulgaire *allare*, latin classique *ambulare*. Reste la question de savoir si l'on peut faire dépendre du même verbe latin aussi les formes *anar* et *andare*, ou s'il faut chercher pour elles plutôt une deuxième base latine. Ce qui rend la solution du problème extrêmement compliquée, c'est le fait qu'on n'arrive pas facilement à associer phonétiquement les deux types *anar* et *andar*. On oublie souvent que le type *anar* est très fréquent aussi dans certaines zones de l'Italie du Nord. On a même apporté des preuves assez décisives qui permettent de considérer la forme *anar* de certains dialectes de l'Italie du Nord comme la forme primitive, forme antérieure à *andare*². Par cette voie la forme *anar* du territoire provençal et catalan, développement qui difficilement s'harmonise avec un latin *ambitare*, gagne d'importance. Tandis que dans les limites du gascon le verbe *anar*

1. Voir A. Landy, La série *andare-anar-aller*, dans la *Revue de ling. romane*, tome 23, 1959, p. 112-130.

2. On peut citer certaines zones de la Haute Italie, où les patois rustiques avec *nar* s'opposent au langage des villes qui ont adopté la forme *andar* de la langue nationale. C'est ce qu'on peut observer dans les zones de Padoue, de Vérone, de Vicence et aussi ailleurs ; v. K. Ahrens, *Zeitschrift für roman. Philologie*, tome 43, 1923, p. 603. — Je cite encore *nava* = *andava* pour le nord du Piémont et le canton de Tessin, *anava* pour les montagnes au sud de Plaisance ; voir *Atlas ling. d'Italie (AIS)*, carte 704.

pourrait très bien dériver d'une forme antérieure *andar* (cfr. le gasc. *lane* = *lande*), ce traitement est absolument à exclure pour le provençal *anar* dans le reste du Midi de la France. Il n'y a qu'une seule base qui dans une égale mesure puisse satisfaire au gascon *anar* et au provençal *anar* : c'est un latin **amnare*, conjecture et solution proposée déjà par Corominas dans son dictionnaire étymologique du castillan. Or ce verbe latin *amnare* n'est pas du tout une forme conjecturale, reconstruite par induction, mais c'est une forme attestée qui nous est transmise par une inscription de Carthage de l'époque chrétienne : *Ora pro qui fecit qui ad magistrum non amnavit* 'fais une prière pour l'auteur de ces lignes qui n'alla pas chez le maître d'école'. Cette forme du latin vulgaire *amnare*, sans aucun doute, n'est autre chose qu'une déformation phonétique du latin **amlare*, c'est-à-dire *ambulare*. C'est ainsi que le provençal *anar* prend une position clé pour la solution du problème débattu, dans le sens d'une monogénèse.

En poursuivant, je vous présente un problème d'onomasiologie. Pour dénommer la partie du corps qui en français s'appelle *rate*, le latin a eu le mot *splen*, mot emprunté au grec par les médecins latins. Parmi les langues romanes modernes il n'y a que le roumain et les dialectes de la Sardaigne qui ont conservé le mot latin, mot qui en Roumanie se présente sous la forme *splină*, en Sardaigne *isprene*. Un dérivé de *splen* que l'on peut reconstruire sous la forme **splendia* est encore employé dans les patois rhétoromans de la Suisse (*splemgia*) et dans certaines zones du nord d'Italie (vén. *spienza*). Ailleurs, cette couche primitive latine a été remplacée par un mot germanique (alle. *milz* < **mltia*) introduit en Italie (*milza*) certainement par l'intermédiaire des médecins gothiques. Avec les Wisigoths le mot fut répandu dans le Midi de la France (*mèussa*), en Catalogne (*melsa*) et en Aragon (*mielsa*). L'aire de dispersion du mot germanique est assez caractéristique pour le rayon d'influence de certains germanismes d'origine gothique.

Nous passons maintenant à un problème qui nous fournira un exemple d'un très étrange enchevêtrement entre un ancien mot latin et un mot d'origine germanique. Le latin vulgaire *conucula* s'est maintenu très solidement dans la plus grande partie de la France (*quenouille*). Il a résisté aussi très bien aux innovations en Sardaigne (*conugla*, *cronuca*), en Sicile (*cunòcchia*) et dans la partie méridionale de la péninsule italienne (*conòcchia*). Comme latinisme le mot a pénétré même dans le sud-ouest de l'ancienne

1. Diehl, *Lateinische altchristliche Inschriften* (Bonn, 1913), n° 270.

Germanie, où le mot survit encore aujourd'hui sous la forme *kunkel*. D'autre part avec les Ostrogoths et les Wisigoths le mot germanique *rukka* (**rökka*?) est passée aux langues romanes, où il domine sur un territoire assez étendu : ital. *rocca*, port. *roca*, esp. *rueca*¹. Il n'y pas de doute que le mot germanique ait dû exister autrefois aussi dans l'extrême Midi de la France, qui devait former le trait d'union entre le domaine italien et le domaine espagnol du mot. Le mot, en effet, existe encore aujourd'hui dans une très petite zone du Béarn, zone limitrophe de l'Espagne, dans la forme *arròca*². Mais là où on devrait s'attendre, avant tout, à l'existence du mot germanique, c'est-à-dire en Provence et en Languedoc, on trouve aujourd'hui comme nom de la quenouille le mot *filouso* (*fielouso*), mot qui se répète dans toutes les terres catalanes (*filosa*). Le mot qui correspond au français *fileuse*, a dû être d'abord un adjectif, adjectif qui suppose la préexistence d'un substantif supprimé ou perdu. Par cette voie on arrive facilement à reconstituer une *roca filosa* 'roca avec laquelle on file', appelée ainsi pour la distinguer de la *roca pedrosa*, c'est-à-dire la 'roca de pierre'. La disparition du mot germanique en Catalogne et dans le Midi de la France fut donc, certainement, provoquée par la collision phonétique des deux mots, collision qui n'a eu lieu ni en Espagne où le 'rocher' est appelé *peña*, ni en Italie où le rocher est appelé *sasso* ou *roccia* (mot emprunté au français : *roche* < *rocha*).

Voici maintenant un problème de morphologie romane. Nous allons examiner les différentes manières par lesquelles on exprime l'article partitif dans les langues romanes. Il y a d'abord de vastes territoires, où l'article partitif formé par la préposition *de* n'existe pas, comme en effet il était inconnu au latin (*bibimus vinum*). Cela vaut pour toute la péninsule hispanique (portugais, castillan, catalan), pour le sud-ouest de la France, pour la Sardaigne, la Roumanie, le rhétoroman, pour toute l'Italie méridionale et pour d'autres territoires en Italie. Quant au reste de la Romania, on peut distinguer entre un type plus ancien, où l'idée partitive est exprimée

1. Nous passons sous silence la bizarre tentative d'un jeune romaniste allemand qui a voulu ramener cette famille de mots à un latin vulgaire **rotica*.

2. Pour la production d'une voyelle accessoire à l'initiale du mot et le renforcement de *r* en *rr* (phénomène très caractéristique pour tout le domaine gascon), cf. *arrat* 'rat', *arrazim* 'raisin', *arròdo* 'roue'. Il s'agit d'un effet du substrat prélatin : trait phonétique extrêmement remarquable, qui se reflète aussi dans les mots latins accueillis en basque ; *errege* 'roi', *errota* < *rota* 'roue', *Erroma* 'Rome' ; voir G. Rohlfs, *Le Gascon, Études de philologie pyrénéenne* (Halle 1935), § 147, 383.

par la seule préposition *de* : *de pan*, *de vin* (en provençal), forme de l'article partitif qui fait son apparence déjà en latin vulgaire (*de vino*, *de pomis*), et un type plus récent, constitué par la préposition *de* combiné avec l'article défini : franç. *du pain*, it. *del pane*. Ce qui nous intéresse ici c'est la position du provençal, placé juste au milieu des différentes couches linguistiques : Espagne, Italie et France du Nord.

Nous passons à un problème de syntaxe comparée. Il y a des langues qui éprouvent le besoin de distinguer le complément d'objet, selon qu'il s'agit d'une personne ou d'une chose sur laquelle passe l'action du sujet. On comprend que cette distinction a dû avoir son origine dans des cas où le sujet et l'objet d'une proposition ont pu être confondus. Dans la proposition *mon ami aime le vin* aucun malentendu ne sera possible : *le vin* doit être le complément d'objet. La situation est moins claire quand le complément d'objet est également constitué par une personne, p. e. en latin vulgaire *Claudia amat Maria(m)*. Ici chacune des deux personnes pourrait être le complément d'objet. En français l'obscurité du sens est évitée et exclue par une grande rigidité dans l'ordre des mots : *Pierre aime Marie*, *le père appelle le fils*.

D'autres langues ont résolu la difficulté, en se servant pour le complément d'objet personnel d'un cas de la déclinaison qui ne permet pas de confusion. C'est ainsi que dans certaines langues slaves le complément d'objet personnel est exprimé par le génitif. D'une manière très pareille quelques langues romanes ont écarté la confusion de sens, en remplaçant le complément direct personnel par la forme du complément d'objet indirect, introduit par la préposition *à*, c'est-à-dire par l'expression grammaticale qui a substitué le datif latin. C'est ainsi qu'on dit en castillan *Elvira saluda a María*, *el amigo llama al padre*, manière idiomatique adoptée aussi (avec certaines restrictions) par le portugais et le catalan. Nous retrouvons la même solution au nord des Pyrénées dans les patois du sud-ouest de la France, dans un territoire qui de Bordeaux se prolonge jusqu'à Narbonne, p. e. en gascon *que cèrqui a Maria* 'je cherche Marie', *pren-te-m à yon* 'prends-moi!', *l'ey bien couyounat au chef de garo* 'je l'ai bien raillé, le chef de gare'. La même distinction entre le complément d'objet personnel et impersonnel a été introduite dans les dialectes de l'Italie méridionale, distinction qui vaut aussi pour la Sicile, la Sardaigne, la Corse et pour l'île d'Elbe, p. e. en Sicile *lassamu a Pètru* 'nous laissons Pierre', à l'île d'Elbe *volemo invitare a Giovanni* 'nous voulons inviter Jean'. D'une manière tout à fait analogue on a réglé la distinction en Roumanie avec la

différence que le complément d'objet personnel est introduit par la préposition qui correspond au latin *per*, p. e. *aud pe Jon* 'j'entends Jean', *vãd pe tata* 'je vois le père'. — Quelle curieuse conformité qui de Lisbonne et de Bordeaux, en passant par les îles de la Méditerranée, s'étend jusqu'à l'embouchure du Danube : singulière opposition des langues périphériques contre la Romania centrale (français et italien) !

Je vais terminer mon exposé par un problème qui regarde la question du substrat prélatin. Ce qu'on appelle en français 'la main gauche', est exprimé dans les langues de la péninsule ibérique par un mot qui certainement n'appartient pas au patrimoine latin : esp. *mano izquierda*, port. *mão esquerda*, cat. *mà esquerra*. Le mot se prolonge au nord des Pyrénées en domaine gascon (*mâ esquèrro*) et se présente encore plus au nord dans une zone isolée qui appartient aux départements du Lot et du Cantal. La parenté du mot nous porte au Pays basque, où la main gauche est appelée *esku ezkerra*. La dispersion géographique du mot ne permet pas de l'attribuer directement à la langue basque elle-même. Il paraît appartenir plutôt à une autre couche prélatine (ibérienne, ligurienne, cantabrienne), d'où notre mot se serait glissé de bonne heure dans le latin vulgaire régional¹.

Ce qui nous frappe dans l'aspect phonétique du mot c'est la variation entre le groupe *rd* et la géminée *rr* (*r* double), qu'on note entre le type *esquerdo* et *esquerro*. Le même phénomène se répète dans d'autres mots qui appartiennent au substrat prélatin.

Pour appeler l'argile, l'espagnol et le portugais ont le mot *barro*, mot qui se présente sous la forme *bardo* en Aragon, *bard* ou *bart* en Gascogne et en Languedoc. Encore une fois les deux types embrassent la péninsule hispanique et certains territoires du Midi de la France, bien que la répartition des deux formes ne correspond pas exactement à la dispersion du couple *esquerdo-esquerro*.

Encore un autre mot représente la même opposition dans son consonantisme. C'est le nom donné au chamois des Pyrénées, appelé *isard* (fem. *isardo*) du côté français, *xixardo* ou *chizardo* ou *isart* du côté espagnol des Pyrénées, dans un domaine qui de Gavarnie s'étend jusqu'aux Pyrénées-Orientales, tandis qu'à l'ouest de Gavarnie entre le Gave de Pau et le pays basque notre mot se présente dans la forme *sarri* (gascon)

1. 'Probablement procede de una lengua prerromana hispano-pirenaica', voir Corominas, *Diccion. etimológico*, vol. II, 1014, où à l'origine de notre famille de mots est supposée une base *ezknerr.

ou *sarrío* (aragonais). Les étymologies qu'on a proposées pour le mot restent loin d'une véritable conviction. Le basque lui-même ne connaît pas un nom de l'animal qui puisse appartenir à la famille de notre mot, lacune qui s'explique par le fait que l'isard n'appartient pas à la faune de son territoire, territoire dépourvu de la vraie haute montagne. Il faudra donc se contenter de voir dans notre mot un résidu et un descendant d'une ancienne langue prélatine, comparable à l'origine du mot *chamois* dont l'histoire nous porte également à une langue indigène parlée autrefois dans les Alpes¹.

Quant à l'opposition phonétique qui regarde les trois mots dont nous venons de parler, nous n'avons ici le temps ni de traiter ni de résoudre cette question. Je dois me contenter de proposer le problème, en le présentant à la jeune génération de chercheurs en France, zélés et impatients de continuer le travail de leurs maîtres. C'est à eux que je passe maintenant le flambeau de la science et l'ardeur linguistique qui m'a animé dans les recherches que j'ai pu conduire dans les terres de Gascogne.

Tübingen-Hirschau.

Gerhard Rohlfs.

1. 'Parece tratarse de una palabra ibérica o protovasca, cuyo significado originario es dudoso' (Corominas, Dicc. etim., vol. IV, 155).